

CONCLUSION

L'odyssée du vieillissement : défis et perspectives

Hachimi Sanni Yaya

Qu'est-ce que la vieillesse ? À partir de quel âge devient-on vieux ? Qu'est-ce que vieillir ? Alors que certains quarantenaires ressentent déjà les effets de la vieillesse les assaillir, d'autres, septuagénaires de ce monde, sont plus en forme que jamais, et ce, aussi bien mentalement que physiquement. La vieillesse se présente de prime abord comme un concept subjectif, et il est difficile de déterminer à partir de quel âge chacun d'entre nous devient «vieux». Si vieillir semble être le grand mal du siècle, il faut souligner que la question du vieillissement « [...] est à la fois dans son champ et hors de son champ, puisque pour le sujet vieillissant cheminant dans le temps et cherchant à saisir ce mouvement qui est son vieillissement, ce mouvement est analysable en tant qu'il se déploie comme désir, angoisse, fantasme, défense, etc. et cependant échappe à l'analyse en tant qu'il s'inscrit dans la réalité, dans l'actualité (au sens où Freud parle de névrose actuelle), dans la biophysique, dans la thermodynamique [...] ¹».

Adam vécut en tout neuf cent trente ans et mourut d'après la Genèse. C'est avec lui que fut présentée pour la première fois la vieillesse, accompagnée de maux et du scandale de la mort. L'histoire de l'humanité est riche en représentations diverses de la vieillesse qui oscillent, selon les périodes, entre

1. Henri BIANCHI, « Vieillir ou les destins de l'attachement », dans H. Bianchi et coll. : *La question du vieillissement : perspectives psychanalytiques*, Bordas et Dunod, Paris, p. 33-63, 1989.

l'exaltation des vertus morales des vieux et la répulsion devant l'action du temps sur leurs corps, entre la figure du vieux sage et celle du vieux fou repoussant. Comme le souligne très bien Jean-Pierre Bois, « la vieillesse a toujours engendré des réactions tranchées et opposées. Quel que soit le discours dominant d'une époque, il repose sur deux thèmes antinomiques, mais sans doute complémentaires : sagesse et folie, joies et tristesse, beauté et laideur, vertu et corruption de l'âge et des personnes âgées, qui expriment deux aspirations, la tentation d'une vie longue et le refus des faiblesses de l'âge² ».

Bien que le désir de longévité soit inscrit dans les mythes d'origine de la plupart des civilisations, la vieillesse a paradoxalement toujours suscité des sentiments contradictoires dans les sociétés occidentales. Globalement, c'est une vision négative qui domine à travers les siècles et le vieux n'est toléré qu'à condition de se conformer au modèle qui lui est imparti. Être jeune et rester jeune constituent désormais un impératif, une obligation et même un devoir. Les personnes âgées sont accueillies dès leur entrée dans cette catégorie des séniors par cet impératif³. Il n'est pas question d'y échapper, sauf à devenir rapidement, après la fin de la vie active, un être amorphe, sans espoir et sans joie. Aux dires de la voix publique, la presse, la radio, la télévision, les voisins, l'entourage proche ou lointain, tous dans un accord parfait, entonnent l'hymne à la jeunesse conservée. Comme si l'on voulait absolument échapper, dans une course éperdue, à une catastrophe après une jeunesse qui s'éloigne de plus en plus vite à mesure que le temps passe.

Les questions de vieillesse et de vieillissement occupent aujourd'hui le devant de la scène et elles ont apporté des modifications significatives dans la perception de cette réalité à la fois médicale, sociale, psychologique et politique. Malheureusement, le sujet ne fait pas beaucoup courir les foules, d'autant plus que l'air ambiant valorise un certain culture du jeunisme à l'opposé de l'affreuse vieillesse et, avec elle, la maladie et la mort qui viennent gâcher « la fête de l'illusion ». C'est peut-être parce que notre propre mort ne nous est pas représentable, car dans l'inconscient, chacun de nous est persuadé de son immortalité. La tension constante entre la pulsion de vie et celle de la mort qui se manifestent chez le sujet âgé vont pousser ce dernier à mener une âpre bataille contre les attaques extérieures et intérieures, les pertes et les manques, les déficits qui s'accumulent, le ralentissement général des fonctions, l'âme rongée par les deuils non faits ou les mémoires accablantes, les attitudes dévalorisantes et les images négatives que transmet la société sur la vieillesse, et pire encore, les proches et ceux que l'on aime.

2. Jean-Pierre BOIS, *Histoire de la vieillesse*, Que sais-je? Paris, PUF, 1994, p. 4.

3. Jacqueline TRINCAZ, « Les fondements imaginaires de la vieillesse dans la pensée occidentale », *Revue de l'homme*, n° 174, 1998.

Aussi loin qu'on puisse remonter dans le temps, l'homme a toujours pris conscience de sa finitude. Il a usé de différents moyens pour échapper à sa servitude vis-à-vis du temps. Le refus du temps qui s'apparente à un propre refus de sa condition humaine s'est traduit par diverses tentatives de retarder autant que possible le vieillissement. Sur le plan biologique, le vieillissement peut être perçu comme l'ensemble des modifications qui surviennent avec l'avance en âge et qui diminuent la résistance et l'adaptabilité de l'organisme à son environnement. Ce phénomène normal doit être distingué du vieillissement pathologique qui est accéléré ou abrégé par des maladies. Vieillir revient donc d'une certaine façon à se rapprocher de la limite propre à chaque espèce, mais à changer dans le temps et celui-ci, on le sait, est irréversible. La vieillesse n'est donc pas une maladie comme on essaie de nous le faire croire ; elle fait plutôt partie de la condition humaine, même si dans la perspective de la modernité, elle reste plus souvent qu'autrement, une triste aventure de vie dont il faut chercher à ralentir les effets par l'usage de toutes sortes de mesures préconisées par les technosciences.

Si personne ne sait au juste comment définir ce cataclysme que collectivement nous appelons vieillesse, chacun, en revanche, est capable de la décrire. On sait reconnaître le vieux bien qu'on ne se sache pas grand-chose de ses préoccupations. On parle des vieux comme si cette catégorie était une chose en elle-même alors que l'histoire nous enseigne que la vieillesse est fondamentalement une construction sociale qui relève du registre de l'économie et de celui des croyances et des représentations⁴. L'intégration de cet âge que constitue la vieillesse dans nos sociétés reste un véritable enjeu et toutes les propositions en vue d'une action positive exigent d'abord de poser un regard honnête sur la situation que notre civilisation a créée ici au regard du vieillissement et de la vieillesse. À chaque âge chronologique correspond un terme caractéristique des représentations sociales. Les âges sociaux sont bien définis : jeunesse jusqu'à 18 ans, puis maturité jusqu'à 60 ans et vieillesse au-delà. Pourtant, la biologie et ses mécanismes n'ont rien à faire ni à voir avec ces catégorisations. Les passages sont flous, peu définis et le vieillissement est essentiellement différentiel et inégalitaire, non seulement dans la société, mais aussi dans l'organisme. Le début du vieillissement est lui-même variable dans sa chronologie, dans son rythme et dans ses modalités⁵.

Claude Olivenstein nous rappelle que la vieillesse est un formidable miroir pour une société qui a érigé le culte de la jeunesse, de la performance et de la consommation en absolu. D'où l'effort de celui qui se sent vieillir de tenter de

4. Saül KARSZ, « Déconstruire la vieillesse. La vieillesse : l'enjeu », *Les cahiers de la recherche sur le travail social*, 15, 1988.

5. Patrice BOURDELAIS, *L'âge de la vieillesse*, Paris, Odile Jacob, 1993.

coller le plus possible à ces images afin de se sentir encore intégré : il faut vivre le plus longtemps possible mais rester jeune le plus longtemps possible⁶. Au regard de la vieillesse, nos sociétés modernes ne peuvent éviter de s'interroger sur leur système de valeur. La naissance de l'humain, et donc du politique, passe par la prise en compte de la dignité radicale de chaque être humain. Le sujet âgé incarne à la fois une figure d'expérience, d'autorité et de faiblesse. Dans une société impitoyable à l'égard des faibles, la tentation est grande de se focaliser sur les manques par rapport au modèle de jeunesse qui est valorisé. La vieillesse est alors vécue comme une succession de pertes. Cela peut entraîner les «vieux» dans des écueils bien connus : soit la crispation sur une gérontocratie où l'affirmation du pouvoir devient de plus en plus ubuesque pour compenser les atteintes de l'âge. Ou bien, la capitulation devant l'impossibilité croissante de s'identifier aux belles images sociétales dans un abandon progressif des échanges sociaux pouvant aller jusqu'à la démence sénile⁷.

En 1958, Jean Rostand prédisait que l'avènement de l'*homo biologicus* était pour bientôt, convaincu que l'espèce humaine pourrait repousser les limites de la nature. Il n'avait pas tort, car plusieurs explorent aujourd'hui les chemins de notre longévité dans le but de réécrire le livre de la vie. La question qui mérite d'être posée est : à quelles fins ? Au cours des dernières décennies, les progrès médicaux et les nouvelles technologies ont ouvert au d'incroyables perspectives. Mais aujourd'hui, l'enjeu porte sur la façon dont il est possible d'accueillir les fruits de la créativité scientifique sans que l'homme finisse par se perdre ? Les individus ne voient plus la vieillesse comme une extension future d'eux-mêmes ou comme une description de leur moi actuel, mais comme quelque chose de totalement détaché d'eux-mêmes⁸. L'anthropologie occidentale contemporaine est centrée sur le corps et ne peut se résoudre à considérer le vieillissement comme une maladie. Selon une telle conception, la santé, l'apparence extérieure, l'autonomie et la productivité apparaissent comme des idéaux supérieurs à tout autre idéal. Le sujet ne vit plus le corps comme une fatalité, mais comme un moyen au service d'une finalité.

Sans déni ni renoncement, vieillir devrait être l'occasion d'un nouveau rapport à soi, plus serein et plus libre et non une imposture, un délit vis-à-vis de soi-même et vis-à-vis de ceux qui auront à en assumer les conséquences⁹. Selon Simone de Beauvoir, «la vieillesse dénonce l'échec de notre civilisation.

6. Claude OLIVENSTEIN, *Naissance de la vieillesse*, Éditions Odile Jacob Paris 1999, p. 40.

7. Monique LEGRAND, « Vieillesse et vieillissement : évolution des représentations ? », *Gérontologie et société*, n° 81, 1997.

8. Erving GOFFMAN, *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Paris, Les Éditions de minuit, 1975.

9. Bernadette PUIJALON et Jacqueline Trincaz *Le droit de vieillir*, Paris, Fayard, 2000.

C'est l'homme tout entier qu'il faut refaire, toutes les relations entre les hommes qu'il faut recréer si on veut que la condition du vieillard soit acceptable. Un homme ne devrait pas aborder la fin de sa vie les mains vides et solitaire. Si la culture n'était pas un savoir inerte, acquis une fois pour toutes puis oublié, si elle était pratique et vivante, si par elle l'individu avait sur son environnement une prise qui s'accomplirait et se renouvellerait au cours des années, à tout âge il serait un citoyen actif utile¹⁰ ».

10. Simone DE BEAUVOIR, *La vieillesse*, Paris, Gallimard, 1970.